

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XI

UNE VISITE AUSSI DÉSAGRÉABLE QU'INATTENDUE

La nouvelle du nouveau malheur qui frappait les habitants de la Tour-Blanche se répandit rapidement dans le voisinage. Hélène eut à recevoir des visites de condoléance ; mais elle se tint renfermée autant que possible, et eut l'air d'être plongée dans la plus profonde angoisse.

Personne de ceux qui connurent la catastrophe ne conçurent le moindre soupçon à son égard ; et, en effet, comment cela aurait-il pu se faire ? L'accident par lequel avait péri Raoul n'avait rien par lui-même qui donnât l'idée d'une machination criminelle, et cela est si vrai que, tout d'abord, Hélène, elle-même n'y avait vu que l'effet d'un hasard. Ce n'est qu'en se rappelant les dernières paroles que Vargat lui avait dites lors de leur entrevue, et la ligne de la lettre où le précepteur parlait du projet étrange que Raoul avait formé d'aller en bateau visiter les ruines du château, qu'elle se convainquit que cette mort était la conséquence d'autre chose que d'un accident.

Aussi s'arrangea-t-elle secrètement pour prélever sur les fonds dont elle avait la disposition la somme qu'elle savait devoir lui être prochainement demandée.

Et elle redoubla d'attention affectueuse à l'égard de Béatrice, au point que l'amitié de celle-ci alla pour elle jusqu'à l'adoration.

La maison était déjà en deuil, et nous nous étendrons pas sur l'espèce d'horreur qu'inspira à tout le monde ce nouveau malheur venant si vite s'ajouter au premier.

Quand à Hélène, elle commença à calculer les jours qui pouvaient encore la séparer de celui où elle deviendrait duchesse. Les remords qu'elle avait éprouvés avant que M. de Romilly fût tombé frappé par Rivolat, ou même avant la fin malheureuse de Raoul, n'existaient plus à présent qu'elle était si près de voir réaliser ses desirs.

Si horrible que cela puisse paraître, la complaisance avec laquelle elle s'était habituée à contempler la mort de Béatrice se changea en impatience de voir arriver le coup fatal.

Il n'y a pas de doute que le crime, regardé d'abord avec horreur, perd, par la méditation, aussi bien que par un contact habituel, beaucoup de son aspect odieux : mais il perd encore bien davantage de son caractère infâme quand on vient à le considérer comme un moyen d'atteindre au but.

Hélène ne faisait pas exception à cette règle, comme elle avait été élevée dans une atmosphère où la stricte moralité était toujours sacrifiée à des considérations mondaines, elle avait moins de répugnance à voir débarrasser son chemin des obstacles qui gênaient son élévation, et cela sans qu'elle fût *particeps criminis*, qu'elle n'en aurait éprouvé peut-être, si sa mère lui avait appris à redouter les terribles et inévitables conséquences du péché mortel.

Il va sans dire que le duc de Flamanville, dont l'envie de posséder la Tour-Blanche était aussi vénéale que celle d'Hélène était criminelle, fut des premiers à venir quand on répandit la mort de Raoul ; mais quoiqu'il se montrât attentif pour mademoiselle de la Roseraie il est évident que ses pensées se concentraient sur Béatrice.

Vis-à-vis d'Hélène, il était gracieux, affable, et même aimable ; mais elle sentit que tout cela chez lui était le résultat d'un sentiment de condescendance qui non-seulement la blessait, mais encore l'humiliait. Aussi en vint-elle à le haïr, et même à concevoir des projets de vengeance, — de cette vengeance qui la mettait à même de le blesser à son tour, et de pouvoir se dire à elle-même :

« Cela, monsieur le duc, est le prix de la condescendance avec laquelle vous m'avez humiliée. »

Quant à Béatrice, le duc ne témoignait jamais cet air de supériorité. Il l'éleva jusqu'à son niveau ; il la traita comme il aurait traité sa sœur, et comme celle, en un mot, dont il désirait faire sa femme.

La distinction qu'il fit entre Hélène et Béatrice n'était peut-être pas assez marquée pour qu'elle frappât un observateur ordinaire ; mais elle l'était suffisamment pour qu'elle n'échappât pas à mademoiselle de la Roseraie.

Mais elle avala cette humiliation, comme elle avait fait des autres, dans l'espoir qu'elle aurait un jour, son tour et sa revanche.

Il était à remarquer que Béatrice, si aimable pour tous ceux qui l'entouraient, et particulièrement pour ceux qui lui témoignaient de l'affection, n'acceptait avec aucun empressement les hommages du duc. Au contraire, elle s'éloignait de lui et recevait avec froideur ses avances. On aurait dit qu'elle sentait la différence qu'il faisait entre elle et sa cousine et qu'elle en était fâchée.

Hélène s'aperçut de cela, mais pas le duc ; il était trop infatué de sa grandeur pour que l'idée d'une pareille possibilité entrât dans sa tête. Il est des natures qui, en semblables circonstances, se seraient échauffées en faveur de Béatrice ; mais celle d'Hélène n'était pas de cette classe-là. Son cœur, au contraire, s'endurcit plus que jamais.

Un mois se passa sans amener de changement. On avait renoncé à l'espoir de retrouver le corps de Raoul, et on le considérait comme aussi bien mort que s'il avait été déposé dans la chapelle à côté de M. de Romilly.

Deux mois, pour Hélène, horriblement dénués d'accidents, s'écoulèrent.

Vargat ne vint pas réclamer la récompense que lui était due ; mais Hélène reçut un billet par lequel on l'informait de l'endroit et du jour où elle devait déposer l'argent, et elle s'empressa d'obéir, pour qu'il ne pût s'excuser de manquer à l'accomplissement de la dernière partie de leur contrat, qui était aussi la plus importante.

Le silence qu'Ernest Rivolat avait gardé depuis sa dernière entrevue avec Hélène, se trouva soudainement rompu. Mademoiselle de la Roseraie reçut un matin, une lettre de lui, contenant quelques lignes. Elles étaient vagues, et presque incohérentes. Elles semblaient n'avoir d'autre objet que de lui faire savoir qu'il était encore de ce monde, et que son intention n'était pas de se séparer d'elle. Il avait ajouté dans sa lettre quelques allusions qui l'effrayèrent tellement qu'elle se hâta de la détruire.

Elle ne lui répondit pas. Elle avait peur ; elle ne savait que dire. Il avait écrit comme si elle savait la part qu'il avait dans la mort de M. de Romilly, et elle sentait qu'il lui serait impossible de lui parler, à lui, de cet effroyable événement. Toutes réflexions faites, elle se décida à laisser sa lettre sans réponse.

Ce plan n'était peut-être pas le plus sage ; car il en résulta qu'au bout de quelques jours, elle reçut de lui une seconde lettre dans laquelle il se plaigait de son silence, disant qu'elle n'agissait pas loyalement envers lui, et qu'il était de sa part une grande imprudence, attendu qu'il s'était montré son meilleur ami, et qu'elle avait de bonnes raisons pour le savoir. Il lui rappelait que le zèle avec lequel il avait débarrassé son chemin d'une barrière presque infranchissable, méritait une récompense, et qu'il n'était pas homme à se laisser jouer impunément.

Ce fut avec un sentiment d'effroi qu'elle brûla cette deuxième lettre aussitôt qu'elle l'eut parcourue ; et, malgré les menaces qu'elle renfermait, elle n'eut pas le courage d'y répondre.

La crainte qu'elle avait de se compromettre et de faire, par un trait de plume, un aveu qui pourrait lui être fatal, était si grande qu'elle préféra s'exposer à tout plutôt qu'à cela.

Il s'ensuivit un état d'incertitude et d'anxiété indicibles. Elle se disait que, d'un jour à l'autre, Béatrice pouvait lui être enlevée et disparaître de la vie ; elle tremblait que Rivolat n'arrivât d'un moment à l'autre, et ne les compromît, lui et elle, par quelque étourderie, — et, de quelque côté qu'elle se tournât, elle ne voyait pas comment sortir, même pour un temps, de sa position.

L'administration des propriétés lui occasionnait peu ou très peu d'embarras, car l'intendant et M. Dorville réglaient toutes les affaires entre eux. Elle n'osait sortir, même en voiture, dans la crainte de rencontrer Rivolat, et elle craignait de rester au château, parce qu'elle tremblait qu'on ne l'annonçât juste au moment où il lui serait impossible d'éviter de le recevoir.

Elle était dans cette situation peu enviable, quand elle reçut une troisième lettre d'Ernest Rivolat, dans laquelle il s'étendait longuement sur l'inquiétude que lui causait sa situation présente, disant que cette situation était pénible, trop lourde pour une personne aussi jeune qu'elle. Quand il réfléchissait à sa jeunesse, à son isolement dans ce sombre château rempli de souvenirs de tant de malheurs, il était convaincu que le fardeau dépassait ses forces. Il était non-seulement convenable, ajoutait-elle, qu'elle prit, pour l'aider et la guider dans l'accomplissement difficile de ses devoirs, une personne bien posée et ayant l'expérience du monde, mais il importait que cette personne fût une femme qui eût droit à sa confiance, à son respect, et qui pût être pour elle une compagne. Il terminait en disant qu'il était heureux de pouvoir lui désigner une dame remplissant toutes ces conditions, — sa mère, — madame Rivolat. Il lui avait soumis cette idée ; elle était entrée dans ses vues avec tant d'enthousiasme qu'elle pouvait s'attendre à la voir arriver aussitôt sa lettre reçue.

La lettre contenait, en outre, cette insinuation qu'il y aurait péril à s'opposer à un arrangement qui ne pouvait que profiter à toutes les parties intéressées.

Hélène n'était pas encore revenue de l'étonnement et de la perplexité où l'avait jetée la lecture de cette lettre, quand elle entendit les roues d'une voiture qui s'arrêtait devant l'entrée principale du château. Son premier mouvement fut de fuir et de se cacher ; mais elle était comme paralysée, elle n'avait pas la force de penser, et elle demeura assise dans l'appartement, irrésolue et attendant ce qui arriverait.

Au bout de quelques minutes, sa femme de chambre entra, apportant une carte sur un plat. Elle prit cette carte d'une main tremblante, et elle éprouva un coup au cœur, en lisant les mots :

Madame Rivolat.

Avant qu'elle eut le temps de répondre, elle entendit une voix assez forte, distinguée, d'ailleurs, crier en dehors de la porte :

— Cette chambre ? ouvrez ! cela suffit.

La porte s'ouvrit toute grande, et Hélène se leva en voyant une femme, de haute taille, osseuse, mais assez belle, mise à la dernière mode se présenter sur le seuil et la regarder à travers un lorgnon.

Une seconde après, cette femme se précipita sur elle les mains tendues :

— Mademoiselle de la Roseraie, — je crois, — je vous ai reconnue au premier coup d'œil. Le portrait qu'Ernest m'avait fait de vous est parfait. Vous me reconnaissez, je vois, — je suis sa mère, madame Rivolat. — Enchantée de faire votre connaissance. Ma pauvre enfant, ma pauvre, ma pauvre enfant, Rivolat m'a dit tout, — oui, tout. Une malheureuse affaire en vérité. Comme je vous plains et comme je sympathise à vos peines ! Quand Rivolat m'a raconté dans quel délaissement vous étiez, je n'ai eu de repos que quand je suis partie pour venir près de vous, soutenir votre tête penchée et refaire votre cœur brisé. Ces paroles sont très à propos. Je les ai lues sur un album et elles m'ont frappée. Elles expriment parfaitement mes sentiments à votre égard. Allons, allons, mon enfant, pas un mot ; nous sommes parentes et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'accourir vers vous. Je vois que vous êtes affectée, et je suis fatiguée. Soyez assez bonne pour maîtriser votre émotion jusqu'au moment où nous pourrions échanger nos confidences. Je suis horriblement lasse, appelez donc les gens qui doivent me conduire à l'appartement que vous avez préparé pour moi. Quand je serai remise des fatigues de mon voyage, je me chargerai de la direction des affaires ici. Je m'aperçois déjà que la maison a besoin d'une main ferme et expérimentée.

Tout cela fut dit avec une volubilité surpre-